

DEUX PREMIERS ROMANS

Corinne Bayle

Rouges Roses de l'oubli, Corinne Bayle, éd. Champ Vallon.

Mystérieusement évident, tremblant d'absence et d'extases vides, enneigé d'impossible, épuré jusqu'à la transparence mais tout en connivence et tension calciné, voici un livre qui semble écrit au revers des ailes de l'Ange de la Mélancolie. Corinne Bayle est de ceux qui lisent avec leur vie, font de la lecture la sœur de la mémoire et de l'écriture l'écume du rêve et de ses défaillances, l'ombre diffractée de ces bûchers funéraires où finissent toujours par être immolés primitifs élans comme amours et souvenirs. Aux chers disparus et aux fantômes – que le désir et la rêverie ne cessent pourtant de garder vivants –, elle offre une couronne de roses dont le pouvoir de régénération est malheureusement aussi perdu que l'origine des mythes.

L'ombre enclose d'un destin

Inconsolée, inconsolable, *Eurydice du labyrinthe remontée*, c'est auprès de Nerval qu'elle va, presque naturellement, chercher des reflets d'elle-même, s'inventer une mémoire au miroir de la sienne. *À la manière désordonnée de Gérard, j'ai espéré un amour qui dépasserait le temps, devinant la vanité d'un tel espoir. Peut-être n'ai-je pas su recevoir, enfermée comme lui dans mon rêve. (...) Les pages de mon existence sont celles de volumes que d'autres ont écrits à ma place, des feuillets multiples, à l'image de roses, rosaces mystiques répétant les rouges du cœur.*

À l'instar de celui qui, *entre les portes de corne et les portes d'ivoire, les rêves vrais de la connaissance et les vains songes*, n'a pas su trouver son chemin, et, comme lui, en quête de la rose blanche et sauvage, *mêlée de rouge théâtral* – celle de toutes les sublimations –, Corinne Bayle nous propose un amoureux et douloureux voyage à la rencontre de quelques figures tutélaires : Emily Brontë, Emily Dickinson, Werther, Frantz de Galais, Heathcliff... *Peu importe qu'on me trouve attachée à des livres d'enfance ou d'adolescence, les seuls qui m'ont profondément dit quelque chose de moi-même et de ma difficulté à comprendre le réel en miettes*. Incarnation romantique de la rupture entre le moi et le réel, frère et sœurs en ferveur déracinée, ils sont autant de doubles où vibre encore l'accord perdu, et où cristallise un peu de l'ombre intouchable du frère tant aimé. Cette fidélité acharnée au fantôme du frère, cette façon toute nervalienne d'aimer sans retour, de cultiver le désir en son essence même, relève, dans son absolu dépouillement, d'une poésie de la survivance autant que du ministère des vestales chargées d'entretenir le feu sacré.

Une flamboyante conjuration

Modulation des brûlures du tourment (*Nous n'écrivons que pour recréer une fleur regrettée, la fleur de deuil, Rosa x lugubris, hybride naturel de la Rosa cordis et de la Rosa noctis. Nous n'écrivons*

que pour exalter le souvenir de nos morts, dépasser la hantise qu'ils ont imprimée en nous, survivre aux mots que nous n'avons pas su leur dire.), déambulation orientée au cœur d'une constellation fraternelle, quête méditative de ce centre magique où rêve et réalité pourraient se réconcilier, *Rouges Roses de l'oubli* tient de l'impossible deuil de l'enfance. Chant de l'obscur à l'obscur où se pleure le temps béni de l'oubli du principe de réalité au profit du principe de plaisir. C'est son âme et son parfum que cherche à libérer Corinne Bayle. Elle qui, dans sa jeunesse, se rêvait églantine sauvage, *princesse perdue, errante mais libre* réinvente ici la lumière de ses rêves d'enfant, en fait la source d'une voix qui sait émouvoir jusqu'au plus serré de la fleur de l'être. Et d'avoir mis la rose, et donc l'éros, au cœur de sa prose – *Toujours le poème m'échappe et je ne peux que rêver en prose mon existence* – est une autre façon de conjurer l'impur qui git au cœur de toute pureté.

Livre-tombeau, livre-reliquaire – *Aucun équilibre ne s'est fait en moi entre les vivants et les absents. Je ne veux pas me détacher, j'écris pour creuser le souvenir et tisser d'invisibles fils, n'étant pas certaine qu'ils pourront couturer ma vie* –, mais livre de lumière et de sang aussi... Comme une blessure ouverte pour les baisers et les larmes.

Richard Blin

Olivia Cham

La Nouvelle Ada, Olivia Cham, Hachette Littératures.

Une singulière aventure romanesque court dans ce premier roman, change la direction générale de ce désordre nerveusement éprouvé, retrouve l'ensemble des apparences délibérément sourdes au hasard pour fonder une entreprise toute entière sur une manière approchée, pressentie avec cet air de s'excuser, d'abandonner son destin seulement pour se créer un paradis esthétique imaginaire. Il faut donc une fois pour toute s'identifier à la puissance d'ébranlement, à cette objectivité formelle très calculée de Dora au bénéfice de cette beauté distante, en même temps à ce jeu d'écrans multiples qui tous ont pour fonction d'en hâter le dévoilement, où s'attarde à plaisir l'esprit de Nabokov l'inspirateur, donc une nouvelle réalité où cet aller retour continu foment l'originalité du récit. Un autre type de texte pour le lecteur, tout en laissant l'inconscient découvrir le jeu de la perception et de ses représentations, portant sur les innombrables et variables possibilités que crée le traitement inhabituel des temps forts et des temps faibles, des éléments narratifs, pour fixer les détails par une nouvelle perspective instituant son mode de lecture, avant tout fondée sur la répétition, le désir, échappant à l'identique : le « Raisonnement par le carré » dont l'héroïne s'empare pour expliquer le thème Ada ; jeu subtil et trompeur qui fait du détail une invitation à bouleverser le rythme du roman pour céder à un relativisme total, comme le signe d'une absence au cœur d'une des intrigues secondaires du roman et joue tout au long des burlesques du langage.

La première chose qui frappe c'est la collection de vertiges, soigner l'erreur par l'erreur, saturer les scènes d'une forme dérivée qui pourrait signifier l'impossibilité de dire l'amour, ou encore d'en exprimer les chocs dans une conversation liée à la fragmentation de l'expérience humaine, à l'échec de toute écriture, si ce n'est par développements logiques ou bribes de paroles qui émaillent le roman, et s'y ajoutent prénoms, dates, lieux, arborescences, stratégies, calculs, comme l'indique le traitement des situations spécifiques d'une écriture du montage. L'histoire saisit l'écart qui existe entre le jeu sérieux du discours et le non-sérieux du fait même de ce discours à mesure qu'un dilemme inverse le cours implacable. Dora passe une annonce à la recherche de l'impossible Ada et ainsi libellée : « Elle aura quarante ans et elle sera seule. Sans mari, sans enfant, sans compagne, sans chien. Experte au lit. Propose la même ardeur avec quinze ans de moins. » C'est l'expression même d'une jeune femme à la recherche du sens de la vie en y substituant l'héroïne de Nabokov, en cela relayé par le narrateur de l'histoire, Isidore Barney, jouant sur les attentes voyeuristes du lecteur ; le laisse sur sa faim par une accumulation de situations se faisant plus insistantes sous les assauts d'une écriture qui soumet à elle seule tous les détails de construction possible, l'emmène sur une fausse piste sans y trouver aucun repentir, si ce n'est dans sa conquête déconstruire les rapports entre l'univers dorien et nabokovien. Si sa démarche paraît arbitraire par son apparente neutralité, et surtout par cette froideur mentale, cette suite de tableaux semble tenir invisiblement, dramatiquement le problème des enjeux bien différents, contradictoires pour tenter de nous faire accéder à une identité première manquante.

Avec sa vie on peut tout changer, même sans trop y croire : la nouvelle Ada tient entre ses mains la réconciliation du spirituel et l'adversité, tout simplement se cache derrière son créateur et, à son gré, continue à vivre, avec une véritable vision générale qui adapte ses fantasmes, ses peurs, ses angoisses, ses frustrations à la marche de la vie, aux éléments d'un mythe personnel, même dans l'adversité. Tous les personnages sont des machines à désirer, chacun lié aux autres par un motif ailleurs hérité du récit de référence, l'originalité érotique du roman renforce ces plaisirs polymorphes qui réunissent si joyeusement l'avidité et la souplesse des sentiments, la précision de l'objet inspiré et une sorte de séjour dans le « temps », la capacité peu commune de restituer cet espace imaginaire, d'en récupérer son aura symbolique, par une promesse double construire un inventaire sublimé de la jouissance, deux entités entièrement disponibles : la vanité, la séduction.

C'est là une indéfinition qui n'appartient plus à son auteur pour nous apporter finalement l'entière disposition du récit, une note de mélancolie, comme son premier atout vital : de nouvelles perspectives de plaisir. Mais si mystérieusement ainsi une unité toujours fragmentée « et bien des choses encore ».

Alain Duveau